

Mt. Paval 93

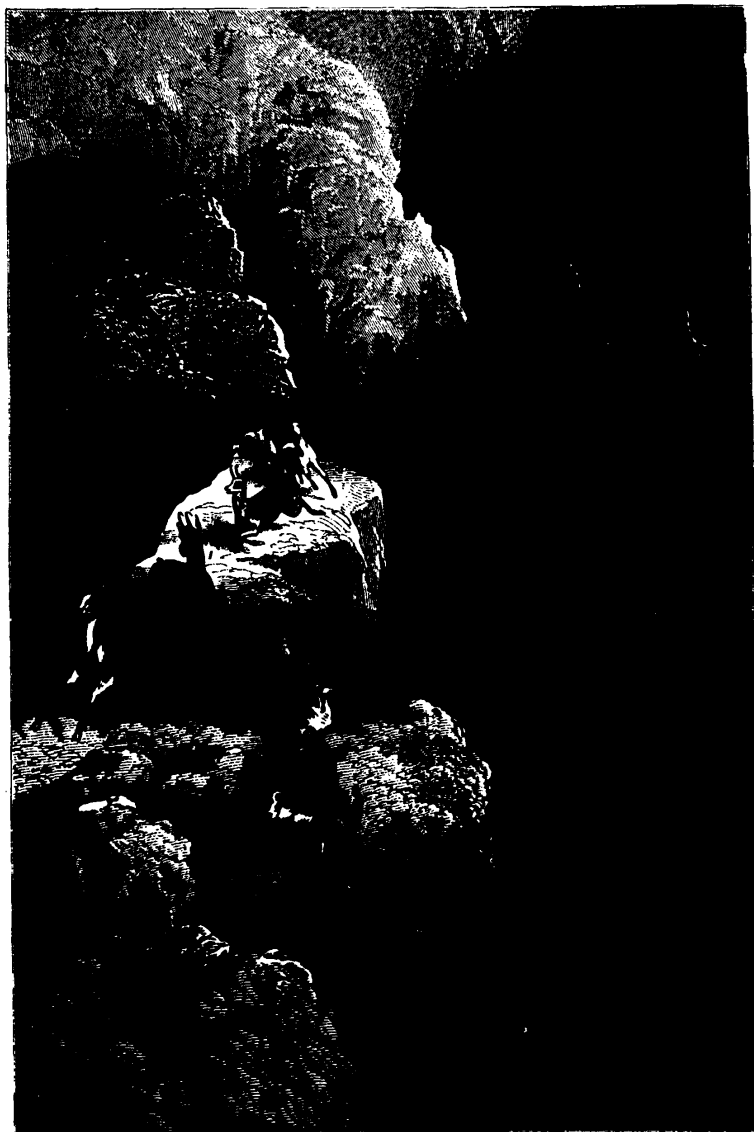
PROMENADES
DANS
LES PYRÉNÉES

PAR
JULES LECLERCQ



U5507

TOURS
ALFRED MAME ET FILS
ÉDITEURS



Chasse aux isards.

du repos que lorsque nous fûmes arrivés à un petit plateau au centre duquel s'élevait un roc dénudé : on eût dit un écueil au milieu de la mer.

Pendant notre halte, nous entendons soudain un bruit formidable, comme celui d'un rocher qui s'écroule : mes guides m'en apprennent aussitôt la cause en me signalant, non loin de nous, une énorme cataracte de neige qui, rapide comme l'éclair, glisse le long des parois de la montagne, bondit, ricoche de roc en roc, se brise avec un vacarme infernale et finit par se résoudre en poussière, entraînant dans sa chute une quantité de pierres et de débris... C'est une avalanche. Tout ce fracas est répercuté mille fois par les échos innombrables des montagnes environnantes. Rien de plus solennel que ce tonnerre inattendu au milieu du silence et sous un ciel serein. Quatre fois, durant le cours de notre ascension, nous fûmes témoins de ces éboulements de neige produits par l'ardeur du soleil.

A peine étions-nous remis de notre émotion, que le guide qui marchait devant moi poussa un cri à la vue d'une piste tracée dans la neige : les empreintes étaient d'une dimension peu commune, et, en les considérant avec attention, il fut évident pour nous qu'un ours, qui devait être énorme, avait passé par là tout récemment. Je puis donc

affirmer qu'il y a encore des ours dans les Pyrénées, et qu'il s'en est fallu de peu que je n'en visse un. Le nombre de ces quadrupèdes a pourtant fort diminué depuis quelques années, par suite de la chasse à outrance qu'on leur a faite dans ces derniers temps. Traqués partout par les montagnards, la plupart ont émigré sur le versant espagnol. Si cette guerre d'extermination se prolonge, l'ours ne tardera pas à disparaître des Pyrénées, comme le cerf, le bouquetin, le lynx et tant d'autres animaux intéressants.

Les touristes font souvent, en été, l'ascension du pic du Midi pendant la nuit pour assister au spectacle grandiose d'une aurore dans la montagne. C'est pour eux que l'on a construit, à peu de distance du sommet, une cantine où ils peuvent s'abriter et trouver du feu et de la nourriture. Nous apercevions déjà le toit de cette cabane, qui est abandonnée en hiver. Comme nous l'apprîmes en poursuivant notre excursion, notre ours aurait pu nous servir de guide : il s'était dirigé droit jusqu'à la cantine, dont il avait fait le tour. Nous trouvâmes la pauvre maisonnette à moitié ensevelie sous les frimas. Des murs de plusieurs pieds d'épaisseur atteste sa parfaite solidité : il faut cela pour qu'elle puisse résister aux tourmentes de l'hiver et au poids énorme de neige que supporte

long de la montagne au moyen d'un système de cordes en fil de fer sur lesquelles glissent des poulies : sorte de chemin de fer aérien fort ingénieux.

La côte devient de plus en plus raide, et les chevaux avancent avec peine. Mais voici que la gorge s'élargit et nous ouvre un horizon plus vaste ; une vallée moins sombre et moins sauvage succède au noir corridor que nous venons de parcourir. Là, de vertes prairies, des champs cultivés, quelques cabanes se montrent le long du chemin ; le gave, qui tantôt bondissait avec fracas dans les sinuosités des précipices, court maintenant paisiblement à travers la verdure. Déjà vers la droite apparaît le Mamelon-Vert, dont le nom rappelle un des plus fameux épisodes de la guerre de Crimée ; en face, une montagne prodigieusement haute, le mont Pégùère, se dresse comme les colonnes d'Hercule. Voici le Parc, avec ses beaux grands arbres, où viennent les malades et les rêveurs. Cauterets se découvre enfin au milieu de son petit bassin qui se montre à l'improviste.

Cette petite ville, — car Cauterets a les prétentions d'une ville, — avec ses rues bordées de trottoirs et de maisons à trois et quatre étages, cette petite ville donc est située dans une vallée solitaire, environnée d'épaisses forêts et de rochers arides. Autant

C'est là, dans cette gorge sauvage assombrie par de noires forêts de sapins, que vivait autrefois le lynx, cet animal disparu des Pyrénées. Chaus-senque rapporte qu'en 1777 encore on y aperçut une mère avec son petit, qui seul put être pris, et qu'on envoya au jardin des Plantes.

Le val de Jéret ne présente que ruines et bouleversements : partout on reconnaît les traces de ces violentes commotions terrestres qui ont apparu aux âges reculés comme des punitions divines. D'un côté, la gorge est bornée par les contreforts du Monné; de l'autre, par ceux du Vignemale. A notre gauche, le gave gronde à d'immenses profondeurs sans que nous puissions l'apercevoir : on dirait entendre la voix courroucée de l'esprit de la montagne. En de certains endroits, le chemin n'est qu'une rampe effroyable suspendue au-dessus des précipices et dominée par des rochers d'une hauteur prodigieuse. Je me tenais immobile en selle : un simple écart de ma monture, d'une race souvent ombrageuse, aurait suffi pour me faire rouler au fond du gouffre.

Nous fîmes une première station à la grotte du *Maouhourat* (mauvais trou), cavité naturelle d'où s'échappe une forte odeur sulfureuse : il y a là une source d'eau minérale qui sert de buvette gratuite. Mon guide m'apprit que pendant la belle

la Frazona, d'où s'échappe la plus haute chute du monde connue¹. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette merveilleuse cascade, qui, en face de nous et à un quart de lieue de distance, s'élançait d'un seul jet dans l'abîme, se brisait contre les rochers aux deux tiers de sa course, se résolvait en poussière blanche, et allait mourir enfin au pied du Marboré, pour s'élever de nouveau vers le ciel en légers nuages flottants.

Il fallut s'arracher à ce beau spectacle pour atteindre, par la force du jarret, la Brèche de Roland, que nous apercevions déjà à quelque cent mètres au-dessus de nos têtes. Nous dûmes nous frayer un passage à travers de grands champs de neige où nous enfoncions à chaque pas. Nous suivions un profond ravin compris entre la Brèche à gauche et le pic Saint-Bertrand à droite. En cet endroit les neiges étaient accumulées par tas énormes, par suite des avalanches qui descendent fréquemment des deux versants. En face de nous se dressait la cime abrupte du Taillon, une des plus hautes montagnes des Pyrénées.

Nous avons atteint la région des aigles. Nous vîmes un de ces nobles oiseaux planer au-dessus

¹ La cascade de Keelfoss, en Norvège, est beaucoup plus élevée; mais ce n'est qu'un mince filet d'eau.

de nos têtes en décrivant dans l'air des orbes immenses; il était assez près de nous pour nous laisser distinguer tous les détails de sa royale personne: ses larges ailes rousses étendues, ses serres contractées sous la poitrine, son mouvement de tête scrutateur de droite à gauche pour épier quelque proie. Tantôt il fendait la nue à grands battements d'ailes, tantôt il se jouait dans les vagues de l'air en jetant des cris aigus et perçants. Nous le vîmes s'éloigner, et il alla se percher sur un roc isolé, d'où il semblait contempler ses vastes domaines. Il se tint pendant quelque temps immobile comme l'oiseau sacré du désert; puis, reprenant son essor, il se remit à planer majestueusement à une grande hauteur, se fondit bientôt comme un point dans l'espace et disparut à nos yeux.

Plus loin mon guide me signala, sur les pentes escarpées du pic Saint-Bertrand, un bouquetin, reconnaissable aux cornes énormes dont la nature a pourvu cet animal: il nous avait sans doute aperçus, car il fuyait, avec une légèreté extraordinaire, dans la direction du Taillon. Il est très rare de rencontrer un de ces animaux isolé: ils errent ordinairement par petites bandes, dans le voisinage des glaciers et des neiges perpétuelles. Le bouquetin a d'ailleurs presque disparu des Pyrénées, par

suite de la guerre à outrance que lui ont faite les chasseurs¹.

Après les champs de neige vinrent les éboulis, provenant des débris du pan de muraille dont la chute a pratiqué cette large ouverture à laquelle l'imagination populaire a donné le nom de Brèche de Roland. C'est une pierre calcaire noire, qui renferme quantité de dépouilles d'animaux marins. Au reste, nulle part les coquilles fossiles ne sont aussi nombreuses que dans les régions qui avoisinent la Brèche. Il nous fallut grimper à travers ces myriades de pierres, qui à chaque pas se dérobaient sous nos pieds. A mon grand amusement, je vis mon guide trébucher deux fois sous mes yeux et glisser quelques mètres plus bas avec un cortège de menus débris. Ces éboulis rendent la marche fort désagréable par suite de leurs cassures tranchantes.

Un large et imposant glacier nous séparait encore de la Brèche de Roland. Le rocher fendu en deux se dressait au-dessus de nos têtes, gigantesque et effrayant. Encore un dernier effort, et nous allions franchir la frontière de France et d'Espagne. Nous attaquâmes résolument le glacier.

¹ Déjà, du temps de Ramond, le bouquetin était devenu si rare, que les chasseurs ne le connaissaient presque plus.

rapides et passagers, soit lorsque la foudre s'abat sur une cime, soit lorsque l'avalanche se précipite des hauteurs avec la majesté d'une cataracte.

Comme nous nous disposions à poursuivre notre ascension, une troupe d'isards vint s'arrêter à quelques pas de nous, si près, que nous pûmes les compter. Comme nous étions cachés dans un creux de rocher, ils ne s'aperçurent point de notre présence. Ce fait semble donner un démenti à cette croyance généralement répandue, que l'isard flaire le chasseur à une grande distance. La troupe était conduite par un chef, espèce d'éclaireur qui, dit-on, signale le danger au moyen d'un petit sifflement aigu. Je déchargeai un coup de mon revolver, et au même moment toute la bande se mit à fuir comme électrisée, franchissant les obstacles avec une légèreté dont on ne peut se faire une idée qu'après l'avoir vue, faisant mille évolutions fantastiques à travers les ravins et les précipices, tantôt descendant, tantôt remontant, tour à tour paraissant et disparaissant à nos yeux, comme le ferait une nacelle balancée par les flots de la mer. En une minute ils avaient atteint le versant opposé ; là ils s'arrêtèrent un instant, puis s'élancèrent de nouveau sur les pentes glacées, jusqu'à ce qu'ils furent enfin hors de notre vue.

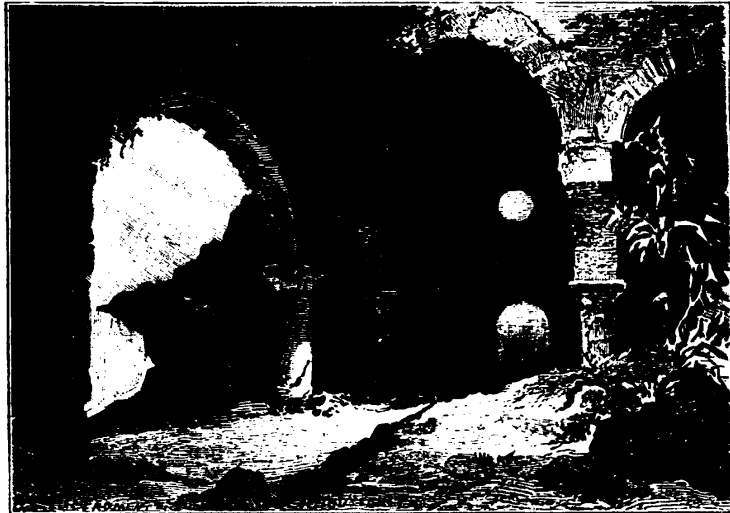
Les isards se tiennent habituellement dans la région des neiges permanentes, où ils errent par bandes. Ce joli petit animal, tout à la fois chevreuil, chamois, et qui rivalise de gentillesse avec la gazelle et de rapidité avec le faucon, ne se trouve que dans les Pyrénées. Linnée l'appelle *antilope rupicapra*. Ses cornes, petites, rondes, ont leur pointe recourbée en arrière, comme un hameçon. L'isard est moins grand que le chamois des Alpes : sa taille est celle d'une chèvre. Faible et sans armes, cet animal trouve dans la légèreté prodigieuse de sa fuite, dans la hardiesse de ses bonds d'une pointe de rocher à l'autre, un moyen d'échapper à l'attaque des animaux carnivores. Les montagnards font grand cas de sa peau, et plus encore de sa chair.

Nous étions encore à plus de deux lieues de la base du mont Perdu. Nous devions parcourir dans toute son étendue ce célèbre groupe de montagnes connu sous le nom de Marboré, et qui s'étend de la Brèche de Roland au mont Perdu. Nous avons dépassé la Brèche ; il nous restait à contourner par leur face méridionale les cinq montagnes dont l'ensemble constitue la partie la plus colossale de la chaîne des Pyrénées. Ces montagnes, dont le nom dépeint la forme, sont : le Casque du Marboré (3,006 m.), la Tour du Marboré (3,018 m.), l'É-

délie moins des ours et des loups errants dans ces parages, que des petits grêlons que vous laissiez fondre ce matin dans votre bouche par une chaleur de près de quarante degrés. » Puis, d'un ton plus rassurant : « Ce soir, vous prendrez du miel et du lait chaud, vous dormirez, et demain tout sera fini. » Henri se trompait : car ce ne fut que trois jours après que je fus en état de reprendre de la nourriture. J'en tirai la conclusion pratique qu'il faut savoir écouter les conseils du guide.

Cependant nos pensées prirent un autre cours. Il était temps de songer au chemin à suivre pour retourner à Gavarnie. Nous avions le choix entre deux partis. Nous pouvions contourner le cylindre et gagner la Brèche de Roland par la terrasse du Marboré : c'était la route que nous avions suivie le matin. Ou bien nous pouvions prendre une voie beaucoup plus courte, en descendant dans le cirque de Gavarnie par les flancs de l'Astazou. L'Astazou est cette énorme montagne à pic qui se dresse comme une muraille à gauche du cirque. Mon guide m'exposa que la route de l'Astazou avait sur celle de la Brèche l'avantage de nous faire éviter un immense détour et de nous épargner trois heures de marche : avantage qui n'était pas à dédaigner après une étape de douze heures. Mais l'Astazou est, du sommet jusqu'à la base, une sorte de

et un admirable cirque naturel nous apparut à l'improviste. Les rochers, qui s'ouvraient devant nous en hémicycle, étaient tapissés de sapins et de bouleaux; au fond du cirque un énorme piton dominait tous les autres : on l'appelle le *rocher des Isards*,



Ruines du monastère de Saint-Martin du Canigou (vue intérieure).

sans doute parce que les chasseurs y rencontrent souvent ces animaux. A l'arrière-plan, la cime brune du Canigou profilait dans la nue une masse d'une incomparable majesté. Des bergers faisaient paître leurs moutons sur les pentes; le tintement des clochettes, se mariant au bruit d'un torrent, complétait les harmonies de ce tableau alpestre. Nous fîmes ici notre première halte et réparâmes nos forces par un repas réconfortant.